

C*** P****

Librairie Ouvert la Nuit

Ce 14 février

Cher M**,

Tel que je te connais, tu auras bien remarqué le sceau de la poste : j'ai enfin trouvé ma librairie inutile : cabane à bouquins (seulement des poches), plage atlantique, République Orientale d'Uruguay. Je crois bien avoir trouvé le rivage de mes derniers beaux jours. C'est heureux de vieillir ainsi ! Les locaux troquent déjà du Hemingway dans le texte contre des œufs et du fromage, les touristes préfèrent la terrasse en caillebotis que j'ai fait caler entre les dunes. Il y a du vent et ça me revigore ! Marcela, une belle étudiante uruguayenne tient la buvette l'après-midi, ce qui me laisse du temps pour suivre mon impossible synthèse entre Bioy Casares, Borges et Quiroga en profitant, de trop loin maintenant, des atours de sa belle jeunesse.

Sinon, comment te traitent le Liban et les Libanais ? Je subodore que la chaire d'Histoire d'ésotérisme orientale que l'Université Saint-Joseph a ouverte pour toi t'accapare sans trêve. J'espère que cette tâche que j'imagine bien solitaire ne te pèse pas trop. A ce propos, tu trouveras – bien emballé, et pour te distraire je l'espère de ta bibliothèque savante – un exemplaire bizarre en arabe auquel je ne pipe mot. Il me semble qu'il s'agit d'une édition des Mille et Une Nuits au regard des illustrations. Elle trainait dans le fatras des caisses de livres que j'ai achetées à Montevideo pour la librairie. (Auras-tu remarqué le nom piquant de cette dernière ? J'y voyais un hommage à Morand mais je m'aperçois maintenant, à l'heure de t'écrire, que tu y verras nécessairement une allusion aux Nuits.) Dis-moi, par retour de courrier, ce que tu sauras savoir de cette édition. Je me réjouis qu'elle retrouve ses presque terres d'origine en nourrissant la fidèle amitié qui nous lie. Et puis c'est un bon prétexte pour reprendre la correspondance vieille école que nous avons, lorsque de Buenos Aires, je t'écrivais au Caire et que tu travaillais justement sur les libertés orientalistes qu'Antoine Galland avait prises dans l'adaptation du texte pour le public du XVIIIe siècle.

Tu verras que l'air salin des caves de Montevideo n'a pas trop mordu le papier du in-quarto, les arabesques ont encore – étonnamment – de belles couleurs et une odeur de cuir soufré et de tabac froid. Non, ça ne vient pas de moi, j'ai arrêté de fumer le cigare, toubib oblige.

Tu jetteras aussi un coup d'œil au manuscrit qui l'accompagnait. Je l'ai trouvé lové au cœur du livre. Quid de ce conte abscons ? Une Nuit apocryphe ? J'ai surtout été étonné par la netteté de la typographie et l'état impeccable du papier. Le fait qu'il soit rédigé en français et son introduction manuscrite en arabe, c'est cela que je trouve bizarre.

Qui sait ? Tes connaissances magiques auront-elles à connaître d'un djinn satrape ou d'une goule vorace...

Prends le temps cette fois-ci de donner de tes nouvelles. Je compte sur toi pour débarquer quand tu le souhaites pour un rouge des Andes et un « asado » des familles. Tu sais comme la viande est bonne dans le coin !

Un abrazo compadre,

R.

NB : Tu connais mon obsession des notes introductives...



FEUILLETS EN ARABE (*J'y vois une introduction au conte, fait-il mention d'un titre au conte qui suit ? La calligraphie arabe, quelle beauté et dire que j'ai laissé passer une telle culture pour l'Amérique du Sud !*)

« L'amour et ses choses, c'est là tout ce que je peux t'offrir. Tu dois savoir Ô lecteur, que c'est une invitation qui s'adresse à toi. Je veux te savoir satisfait. Mais après t'être divertie, tu n'oublieras pas que c'est toi, et toi seul, qui peux emprunter volontairement le chemin d'une histoire particulière qui ne t'est pas nécessairement destinée. Aucune histoire n'est jamais pour personne avant d'avoir été vécue.

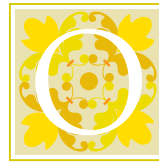
*"D'un lieu
Et d'un temps,
Nul ne s'attache
Celui qui
Par l'esprit
Sait voyager
Par Elle
Et plus
Restera lié"*

Fais bien attention à ton élocution si tu daignes prononcer ces lignes en ton cœur : tu auras un laisser-passer pour l'espace qu'il te plaira. Si tu ne souhaites pas t'engager, replace ce manuscrit et le livre dans lequel tu l'as trouvé là où ils étaient. Dans le cas contraire reconnais déjà que ton indifférence a cédé devant ta curiosité. C'est heureux, car aujourd'hui, je suis d'humeur aimante. De lire ces lignes peut-être auras-tu à t'en sauver. Bien sûr, je sais que tu me lis d'un œil distrait parce que tu ne sais pas encore ce qu'il en est et qui tu lis.

*"De vivre,
Savoir ne suffit pas
Penser n'éprouve pas assez
Du temps je reste le sujet
Et je laisse là-bas
Les couloirs du temps
Parce que Celui qui d'aimer
Sait rester digne
En vérité
Aura à vivre
L'instant d'une éternité"*

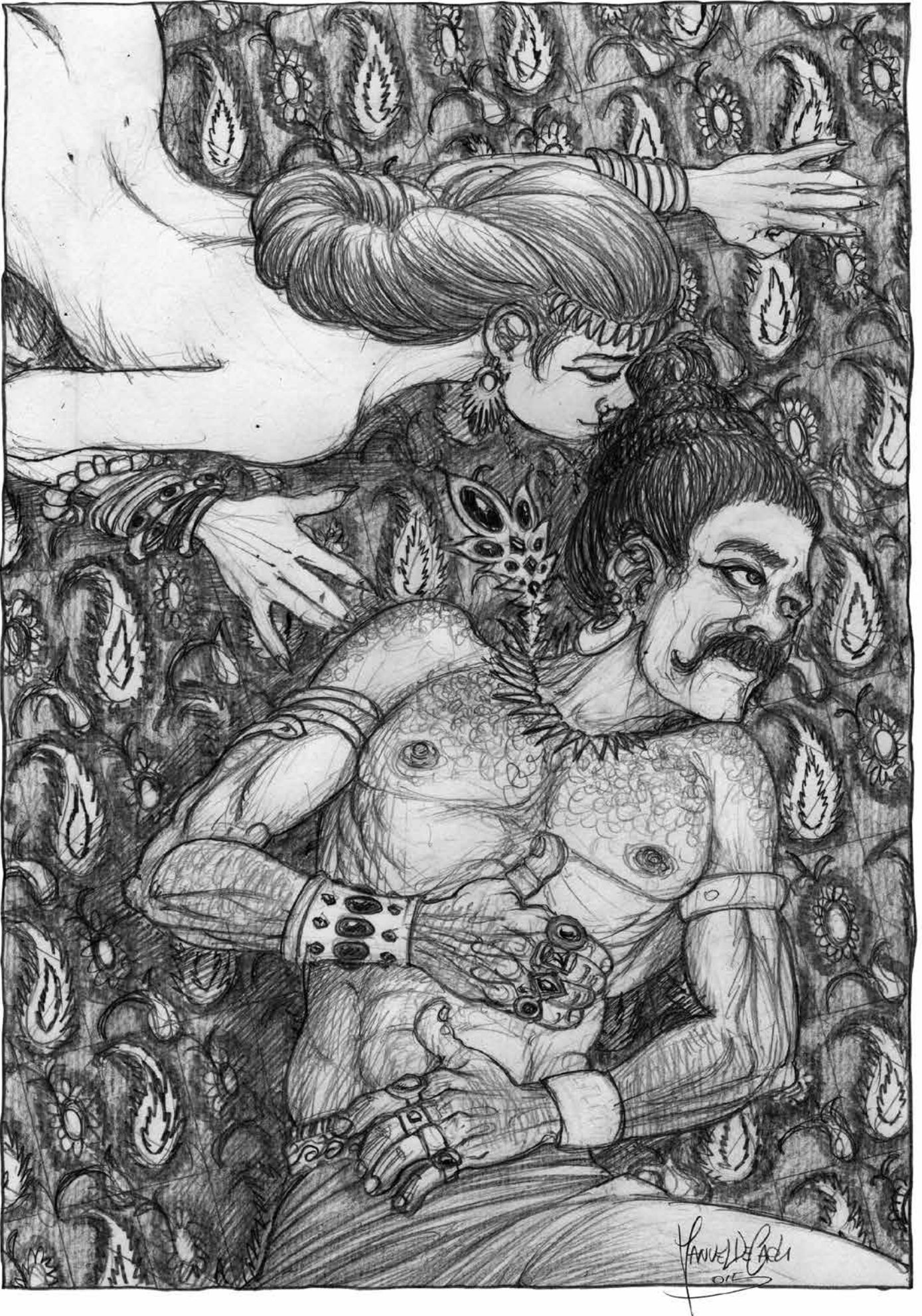
Encore immortel de ta jeunesse vois-tu l'aiguille de l'horloge qui cavale, sans attente, vers la dernière heure de la dernière journée. Ce que j'attends de ta part, c'est le courage d'aller jusqu'au bout et de poursuivre ce qui pour toi n'est encore qu'un conte. Ne t'inquiète pas, Ô voyageur, je n'ai rien d'une moraliste, j'ai su changer. Je souhaite juste te donner le vertige du temps. Je ne t'ai pas encore dit que j'ai à mourir aujourd'hui, pour - qui sait -, renaître demain de ta langue et sous ta main. Contrairement à ce que tu pourrais penser, il y a des âmes qui ne se suffisent pas et d'autres qui suivent des jeux qui nous échappent. Le bel ordonnancement qui se rit du temps et écrit les histoires relève souvent du hasard. C'est grâce à lui que je suis face à toi aujourd'hui. Demain sera autre. C'est ainsi que je me plais à te soumettre l'énigme de savoir qui t'apostrophe. Libre à toi de donner naissance à son nom, de le prononcer à voix haute, pour mieux savoir ce que demain pourrait être. Sage sera, celui qui par delà ma nature voudra savoir qui je suis pour me voir engagée. »

CONTE (*Des Nuits ? Apocryphe ? J'ai pensé à « Le narguilé, le Hadj et le Noir de Saba », ai-je vu juste ? Propose un titre d'érudit et je m'incline. Bonne lecture !*)



On raconte qu'il y avait dans le souk de la vieille Bagdad, du côté du caravansérail de la porte Ouest, dans le quartier réservé aux commerces des marchandises au long cours, un discret fumeur de narguilé dont l'ancienneté et la presque figure de bonze s'oubliaient quasiment dans les origines du bazar. Vieux et aveugle selon certains, celui qu'on appelait Mas'oud avait semble-t-il fait vœux de silence et de solitude. Sa posture et son port n'en étaient pas moins sveltes et robustes. S'il avait pu le bien regarder, un observateur attentif aurait été saisi par son élastique immobilité et sa chaleur extatique de cire. Certains affirmaient alors qu'il était signé de la race des descendants de la Reine de Saba, d'autres le considéraient comme un esclave exotique des confins des fleuves de l'Afrique inconnue. Ses traits placides avaient de la finesse et son expression méditative aurait nettement dénoté si Mas'oud avait eu affaire avec les pâles commerçants du souk. Parmi la rumeur du bazar bagdadi, on laissait savoir qu'il avait été affranchi après avoir intégré le service de Hadj Pachar. Notable persan du Roi Abd 1er, Hadj Pachar avait voyagé des rives du Gange jusqu'à la petite mer Méditerranée. D'abord comme vendeur de tapis persans, il avait été, deux décennies durant et cela jusqu'au moment de cette histoire, mieux connu comme le chasseur de raretés exotiques : inédites, sans comparaisons, les affaires n'avaient pas leurs pareilles pour ce qui relevait des fantaisies étranges dont il avait le secret. Pour un de ses riches clients, il suffisait de lui signifier sa requête, si vague fût-elle, pour en acquérir (sous délai et à un prix accordé et proportionné) l'objet adapté. C'est ainsi que Hadj Pachar fréquentait tout aussi bien les courtisanes du Roi, le cercle du Roi, le Roi lui-même, les ligues aux objets licites, sans oublier les sectes aux desseins plus troubles.

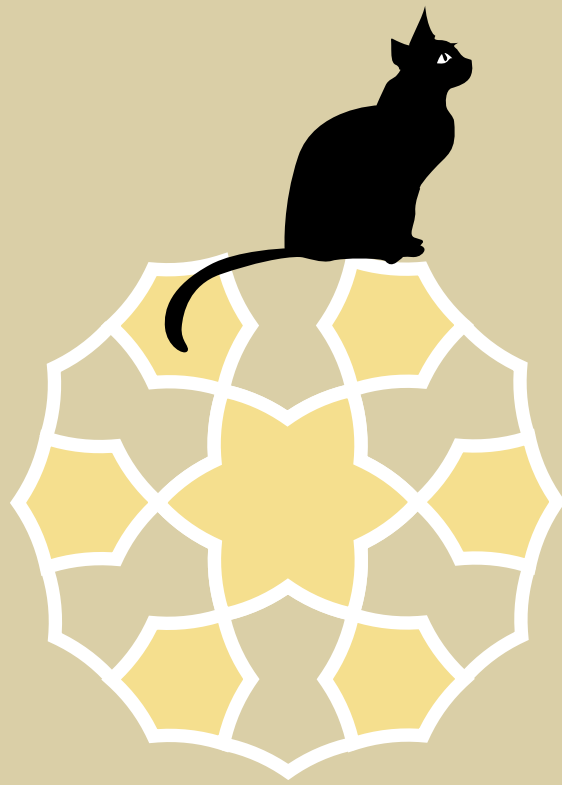
Personne n'avait jamais vu Mas'oud sortir au dehors. Ainsi, pour les rares avertis de sa présence au cœur du souk, il ne sortait tout simplement pas, tel un sage dont l'éveil s'alimentait d'air et de tabac. En tailleur, calfeutré sur un tapis persan à la profondeur moelleuse, il trônait dans une yourte de duvet soyeux formé par les tapis invendus de la vie passée du tapissier Pachar pas encore auréolé du pèlerinage de la Ville Sainte de La Mecque. Dans cet enchevêtrement de tapis digne des steppes mandchoues le narguilé siégeait dans un ronron continu de balbutiements à bulles provoqué par la succion de l'air à travers le filtre liquide caractéristique du mécanisme de la pipe. Le conduit par lequel passait la fumée était une articulation de cuivre gainé de caoutchouc (ce qui en ces temps anciens était le summum de l'exotisme). Des maximes grecques, latines et arabes brouillées d'arabesques inin-



Les immeubles n'ont pas été rénovés depuis des années. En 2001, d'importantes inondations ont ravagé le quartier de Bab El Oued. 10 ans plus tard, plusieurs familles attendent encore d'être relogées. Les toits ont été aménagés par les habitants pour agrandir leur lieu de vie.

Ci-dessous, rue de Bab El Oued à Alger.





CHAMIL, CINQUIÈME DU NOM

Marc Berthon



D'abord le piétinement souple, léger mais appuyé de pattes frêles qui en mouvements lents et réguliers me massent le torse. Puis la caresse d'une petite langue râpeuse sur le bout de mon nez et le doux chatouillis de vibrisses qui balaient mes joues. Un ronronnement cotonneux et continu, miniature de grondement sourd et répétitif, nappe de ses vertus apaisantes l'atmosphère engourdie des lieux.

J'ouvre les yeux. Je ne sais pas si je suis en vie, mais les rondes prunelles dorées qui m'observent, angéliques, celles du joli chat couleur sable assis sur ma poitrine, sont la vie même, dans ce qu'elle possède à la fois de plus simple et de plus mystérieux. La vie, telle qu'elle vibre et résonne en ses merveilles et sa générosité, telle qu'elle nous a été donnée par le Créateur.

Le chat, semble-t-il convaincu de ma « résurrection », me le fait savoir à petits coups de coussinets soyeux et taquins avant de bondir hors du lit et de disparaître derrière le rideau blanc qui sépare ma chambre du reste du monde.

La vie, la vraie, m'entoure. Ce n'est plus le cloaque opaque et ténébreux, ce corridor poisseux et sans issue dont je pensais ne plus pouvoir m'échapper. Plus aucun doute : mes yeux voient, mes oreilles entendent et mes narines hument. Les sons venus du dehors dessinent un cadre champêtre, composent une symphonie pastorale où fusionnent chant du coq, caquètements, hennissements, aboiements, vrilles ondulatoires d'une brise mutine et bruissements entremêlés du feuillage des frênes que j'aperçois par la fenêtre. Je connais cela, je connais ces sensations, cet éther et ces vibrations sont miens depuis toujours... Comme la psalmodie rauque du muezzin qui convie les fidèles au salat (1) me rappelle que j'appartiens à *L'Umma*, à la Nation de l'Islam et que le Prophète Mohammed – Paix sur lui ! – est mon guide.

Je suis bien, empli de sérénité. Paisible comme de mémoire de jeune homme je ne l'ai jamais été jusque ici – ou alors je l'ai oublié. L'âme et le corps au repos. Mon corps, d'ailleurs, je ne le sens pas, comme s'il ne m'encombraient plus... Peu importe, rien ne m'invite à bouger...

Je suis couché sur un épais matelas, sous une couverture recouverte de damas et vêtu d'une chemise de laine grège. La pièce est dépouillée, limpide : murs de pisé rose pâle, tapis persan, deux poufs, eux aussi damassés et un grand plateau au fort bouquet de cuivre ciré posé sur un trépiéd au centre du tapis.

Le rideau s'ouvre, réapparaît le chat, suivi d'un vieillard. Un vieillard ? Au premier regard, oui ! Mais à bien l'envisager, plutôt un homme à l'automne de sa vie à qui on ne saurait donner d'âge. Taille moyenne, solidité du granit, visage fin aux traits anguleux mais labouré de rides profondes, nez en bec d'aigle, peau couleur châtaigne, ses gestes sont sûrs et mesurés, lents et précis. D'une sobre élégance, *qamis* et turban de soie pourpre, *sarouel* de lin crème, il est pieds nus. Il me sourit et pose sur le plateau un plat fumant de mouton grillé et de semoule parfumée à la cannelle, accompagné d'une *kesra* (2) tout droit sortie du four, ronde et ventrue, et d'un pichet de

lait de chèvre.

J'ouvre la bouche pour l'interroger mais il m'interrompt aussitôt, en une langue qui ne peut être que la mienne puisque je la comprends : « *Qui est-tu jeune homme ? Qui es-tu réellement ? C'est la seule question qui à l'instant vaille ! Mange, bois, dors, rêve, tu en as besoin.* »

Et... las, c'est ce que je fais.



Lorsque je m'éveille, je ne sais combien d'heures plus tard, c'est dans les spasmes convulsifs d'un rire subit, ce rire franc et libérateur dont j'avais oublié la force tectonique. C'est qu'il m'est soudain revenu en mémoire l'une des histoires courtes de « l'Extravagant » *Nasr Eddin* (3) qu'aimait à me conter mon grand-père lorsque je l'accompagnais à la pêche aux truites. Je la connais par cœur et la récite à haute voix : « *"Qui suis-je ?" Réveillé en sursaut de mon sommeil profond, ou, mieux encore, revenant d'un évanouissement, il se peut que je ne sache même plus qui je suis et il me faudra quelques secondes, parfois plus, pour me 'remettre', comme je dirais à quelqu'un qui me croise et me reconnaît sans que je sois capable de me souvenir de qui il s'agit : "Je ne vous remets pas".* » Tout à mes esclaffements – l'absurdité de *Nasr Eddin* me ravit -, je n'ai pas remarqué qu'assis sur un pouf, le Vieil Homme me considère.

- Tu as ri, et ainsi as-tu répondu à la première question. Je peux te dire que tu t'appelles Chamil, « cinquième du nom ». Et qu'il te faudra plusieurs longs sommeils peuplés de cauchemars pour commencer à te reconstituer. Tu es ici à l'abri...

- Où sommes-nous ?

- Dans une vallée perdue, oubliée du chaos, une vallée où coulent le miel et le lait et où règne la paix éternelle. Cette montagne que tu vois à l'horizon, c'est le *Küh-e-Haji*, qui tutoie les cieux à 3600 mètres d'altitude. Il est notre protecteur et source de toute vie ici-bas. Ce sont les Anges d'Allah qui l'ont bâti, sur ses ordres et en secret, afin qu'Il puisse s'y reposer lorsque les assauts incessants du Mal et l'inextinguible cruauté de ses créatures, les hommes, le rendent malade.

- Allah ne peut être malade, Il est le Tout-Puissant.

- Tu te trompes...

- Je ne veux pas en entendre plus, c'est insupportable, tu blasphèmes...

- *Allah est mon maître, Il est unique, il est l'incomparable, le miséricordieux, pourvoyeur et bienfaiteur de l'humanité...* : voilà ce que moi je sais et voilà ce que tu as à savoir sur moi. N'échauffe pas inutilement tes nerfs, ce n'est pas bon pour tes blessures. Bois plutôt ce thé, j'y ai fait fondre une boulette d'opium, cela te fera le plus grand bien...

- De l'opium ? Une drogue ?

- Oui, le pavot, la seule plante qui nous ait été donnée capable de contrer la souffrance... Tu es très gravement meurtri, tu ne t'en rends pas compte mais ton corps a subi de terribles violences...

Alors, trop épuisé pour rétorquer, je bois le thé. Et m'en dors.